ズーム

ZOOM JAPON

gratuit numéro 30 - mai 2013

Cinéma
Interview exclusive
Kurosawa Kiyoshi p.13

Tendance
Bienvenue chez nous

Kondo Keiichi pour Zoom Japon

ÉDITO Partage



Les événements tragiques du printemps 2011 ont amené de nombreux Japonais à se demander s'ils n'avaient pas oublié l'essentiel au cours des dernières décennies obsédés qu'ils étaient par la course à la croissance économique. Les rapports humains auraient-ils été sacrifiés sur l'autel de la richesse matérielle ? S'il est difficile de répondre à cette question, on constate néanmoins depuis deux ans un besoin de remettre au premier plan les relations avec les autres. Le succès des *share houses*, colocations où se construisent de nouvelles relations, en témoigne. Nous avons enquêté sur le sujet. Nous avons aussi voulu partager avec vous notre estime pour le travail du cinéaste KUROSAWA Kiyoshi qui nous a accordé un entretien exclusif.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

362,4 **Tel est le montant en milliards de yens du déficit commercial en mars. Un chiffre record qui s'explique en grande partie par le renchérissement de la facture énergétique lié à la dépréciation du yen. Les importations ont augmenté de 5,5 % alors que les exportations de seulement 1,1 %.**

Couverture : Kondô Keiichi pour Zoom Japon

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Tôkyô côté plage



© Eric Rechsteiner

C'est un lieu que les touristes ne sont pas nombreux à connaître. Le Parc de Jônanjima est situé à proximité de l'aéroport de Haneda. Autant dire qu'il est presque au centre de la capitale. On comprend alors pourquoi ceux qui s'y rendent se sentent pousser des ailes.

NUCLÉAIRE MOX un jour, MOX toujours

Le 17 avril, une cargaison d'environ 10 tonnes de combustible de mélange d'oxydes (mixed oxides en anglais, MOX), soit 650 à 800kg de plutonium, a quitté le port de Cherbourg en direction du Japon. Un départ contesté, alors que Tôkyô ne parvient toujours pas à stabiliser la situation à Fukushima Dai-ichi. Il s'agit du cinquième envoi de MOX depuis 1999.

LITTÉRATURE MURAKAMI Haruki bat tous les records

Sorti le 12 avril, *Shikisai wo motanai Tazaki Tsukuru to, kare no junrei no toshi* [Le sans couleur Tazaki Tsukuru et ses années de pèlerinage] était plus qu'attendu par les fans de l'auteur de *1Q84*. En moins d'une semaine, l'éditeur Bungei Shunjû, qui avait prévu un tirage initial de 500 000 exemplaires, a décidé de le multiplier par deux devant la demande des lecteurs conquis d'avance.

REPORTAGE Avec les oubliés de Futaba

Réfugiés depuis 2011 à proximité de Tôkyô, les habitants de cette cité proche de Fukushima Dai-ichi ont perdu l'espoir.

Coincé entre un champ et une route nationale, l'ancien lycée de Kisai, à Saitama, dresse sa vieille bâtisse grise. C'est dans cette périphérie de Tôkyô que toute une ville a été déplacée, à 250 km de son terroir. A seulement 1h de la folle activité de la capitale, le temps s'est arrêté pour 1400 réfugiés du nucléaire qui ont quitté Futaba, dans la zone interdite. En ce mois de mars 2013, deux ans après la catastrophe, cet endroit est l'unique centre de refuge qui reste au Japon. Il héberge encore 130 personnes dont le destin est bien incertain alors que le nouveau maire a annoncé la fermeture probable du centre fin juin. La démission surprise de l'ancien maire, le charismatique IDOGAWA Katsutaka, et le projet de construction d'une décharge temporaire pour les déchets radioactifs sur le sol de Futaba sont autant de sujets qui mettent en ébullition une population déjà profondément éprouvée.



L'ancienne salle de classe 1-F située dans le lycée de Kisai à Saitama est occupée par 7 personnes. La plupart d'entre elles sont âgées et ne croient plus à la possibilité de retourner vivre dans leur ville natale.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

En ce samedi, la cour de l'école est égayée par des volontaires chargés de faire à manger et organiser des activités. Au rez-de-chaussée, du linge sèche devant les fenêtres des classes et à l'entrée du bâtiment un immense compteur Geiger rappelle qu'on pénètre dans un endroit de la *twilight zone*. Alors que la nation ne parle que de "reconstruction", le décalage est énorme. Le long du couloir, les salles s'alignent, avec du papier journal collé sur les vitres. Les gens de Futaba ont été oubliés par la majeure partie des médias et la méfiance règne toujours. FUNAHASHI Atsushi, qui a réalisé *Nuclear Nation* [diffusé en novembre 2012 et février 2013 dans le cadre du Rendez-vous avec le Japon de *Zoom Japon*], un documentaire poignant sur le drame de cette population, avait pris des semaines pour gagner le privilège de se faire inviter de "l'autre côté". Alors que nous tournons en rond, une femme arrive avec un panier de linge sous le bras. *"Oui, nous habitons dans ce lycée depuis 2 ans, c'est incroyable, non ?"* rit-elle. Elle nous invite à franchir la porte de la classe 1-F.

La pièce est habitée par 7 personnes. La "maison" de WATANABE Mieko ressemble à ces fameuses maisons des SDF japonais : des cloisons en carton soigneusement compartimentées avec d'un côté les livres, le nécessaire de toilette, le petit autel pour les ancêtres. Dans ce petit espace à la propreté impeccable, son mari WATANABE Suihô est agenouillé devant une minuscule table de travail. Il fait de la calligraphie. *"Entrez, entrez donc !"* sourit-il. Nous enlevons nos pantoufles et murmurons le traditionnel *"Ojama shimasu"* – pardon de vous déranger ! - avant de nous asseoir sur le tatami. *"Nous habitions une maison tout en bois, à environ 3 km de la mer,* raconte Mieko. *Elle a résisté au séisme, mais la radioactivité reste trop élevée. On y enregistre environ 4.5µSv par heure".* Les zones autour de Tchernobyl ont été évacuées à partir de 0,6µSv. Elle sort un journal avec la photo de son mari devant leur ancienne maison pendant un voyage de retour. *"Aujourd'hui aussi, 'c'est jour de retour à la maison' pour ceux qui veulent aller à Futaba récupérer des affaires ou aller au cimetière, il y a un bus",* ajoute-t-elle sans autre commentaire. Une photo aérienne prise de nuit montre le district de Futaba plongé dans le noir avec seulement les feux et les lumières de la centrale de Fukushima Dai-ichi. On peut y lire *"Nous voulons rentrer, nous ne pouvons pas, mais il faut y croire."* Mieko baisse la voix. *"Moi, je pense qu'on ne pourra pas rentrer. Même si c'est le cas, j'aurais plus de 70 ans. La maison aura vieillie encore plus vite que moi et sera devenue inhabitable."* Les WATANABE sont arrivés ici avec leur mère respective âgée de plus de 90 ans.

"Je savais qu'un jour il y aurait un accident nucléaire grave au Japon. Dans un pays aussi sismique, ce risque est omniprésent. Il y a 2 ans, j' avais parlé de cette éventualité à des collègues de travail, mais elles avaient toutes refusé d'y croire. Le mythe de la sécurité nucléaire est tellement ancré dans les consciences mais nous, dans notre famille, nous avons toujours été méfiants", affirme Mieko. Le 11 mars 2011, après le séisme, elle était en train de ranger une des chambres dans sa maison à moitié dévastée quand elle a entendu l'alerte au tsunami. A partir de ce moment, la longue fuite a commencé. *"Je n'aurais jamais imaginé que nous partions d'ici pour toujours."* Conduisant en pleine nuit, à travers des routes à moitié affaissées, ils ont trouvé plus de 1000 personnes réfugiées dans une auberge en hauteur près de Namie. *"Nous avons eu malgré tout, un repas chaud avec une soupe miso, une boule de riz",* se souvient-elle avec émotion. L'auberge était équipée d'un générateur et c'est à ce moment-là que les WATANABE ont découvert les images du tsunami à la télé. *"Le lendemain, ils ont annoncé un risque de fuite radioactive. Alors nous avons décidé de fuir immédiatement vers le nord."* La suite de l'histoire se trouve entre ces quatre murs d'école, loin, très loin de leur pays natal. *"C'est grâce à l'ancien maire, M. IDOGAWA, que nous avons pu évacuer en sécurité. C'est une chance",* rappelle Mieko. Alors que des milliers d'habitants autour de la centrale ont été évacués au petit bonheur la chance par les autorités dépassées par la situation et désinformées sur la direction des vents radioactifs, il a été le seul à prendre tout de suite l'initiative d'une évacuation à grande distance. Pourtant, en décembre 2012, le conseil municipal a voté contre lui une troisième motion de censure, l'accusant de ne pas être coopératif vis-à-vis des mesures de reconstruction préconisées par l'Etat. Affaibli par la maladie, il a dissous le conseil et annoncé sa démission.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Consciente des conséquences de l'accident nucléaire, WATANABE Mieko voudrait bien qu'on lui dise enfin la vérité.



Son mari Suihô est prêt à tourner la page. Il sait qu'il ne pourra jamais plus vivre à Futaba.

"M. IDOGAWA a tout fait pour protéger ses habitants des abus du gouvernement. C'est une grande perte pour nous. Les habitants qu'il a protégés pendant tout ce temps ont voté contre lui. Comment voulez-vous comprendre ça ?" s'exclame Mieko. Favorable au nucléaire comme tous les fonctionnaires de l'époque, l'ancien maire a changé de position et s'est opposé au projet de retour prématuré de la population dans la zone interdite tout comme il a protesté contre le projet de construction d'une décharge des déchets radioactifs à Futaba. *"Tout ce qu'ils ont décidé c'est que pendant 6 ans, l'actuelle zone interdite des 10 km serait inhabitable. Mais nous en avons assez de ces mesures mitigées. Nous voulons être fixés une bonne fois pour toutes ! Qu'on nous dise que c'est définitivement inhabitable, ce sera mieux et ils pourront construire leur décharge."* Il est vrai que même le nom de "décharge provisoire" semble être une diversion destinée à gagner du temps et masquer le vrai problème : que faire des quelques 70 000 réfugiés nucléaires de Fukushima et comment les dédommager? *"La décharge sera définitive, une fois construite, on ne pourra plus la déplacer, exactement comme l'usine de traitement du combustible usé de Rokkashomura, à l'extrême nord-est de Honshû."* Mieko imagine déjà la construction de cette décharge et puis quelques années plus tard, une campagne en faveur du retour des habitants dans leur "pays natal". Le scénario n'est pas issu d'un mauvais film, il a déjà commencé dans les villages du périmètre 20, comme à Odaka ou Kawauchi [voir *Zoom Japon* n°27, février 2013].

"Vous voulez rentrer n'est-ce-pas?", "Votre pays natal ne vous manque pas? Vous ne pouvez pas l'abandonner?" Enroulant son rouleau de calligraphie, WATANABE Suihô sort brusquememt de son silence pour mimer les journalistes. L'homme a un humour sarcastique, il a vu passer beaucoup de monde depuis deux ans. *"Pourquoi enfoncer toujours le couteau dans la plaie? Il n'y a pas une seule personne qui ne veut pas rentrer, mais on continue à nous poser la même question alors que la réalité est claire: on ne pourra pas rentrer."* Il allume une cigarette. *"Retourner pour faire quoi ? Il n'y a pas d'école, pas d'hôpital, pas d'électricité. 'Ok, on vous remet l'électricité et même l'eau !', vont-ils dire. Et après? Il n'y a personne qui habite devant, ni derrière, ni*


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Dans les semaines qui ont suivi les explosions à Fukushima Dai-ichi, le lycée a accueilli plus de 1000 personnes. Il n'en reste plus qu'une centaine aujourd'hui. En grande majorité des personnes âgées. Le centre pourrait fermer ses portes en juin.

à côté. *Vous voulez qu'on habite avec les souris ?"* M. WATANABE était en train de fumer une cigarette quand la terre a tremblé. *"Ça a failli être mon dernier mégot !"* rit-il. Il enseignait la calligraphie et continue à donner des cours dans ce lycée désaffecté. La centaine de personnes qui restent sont des gens âgés et alités. *"On nous a laissés ici, car on ne peut pas déménager dans un de ces logements provisoires en pré-fabriqué où il fait si froid"*, explique Mieko en montrant sa mère, une ravissante vieille dame qui a perdu l'usage de ses jambes depuis qu'elle est arrivée là. Les tergiversations entre Tepco et le gouvernement pour définir si oui ou non, la zone interdite va être réhabilitée est la cause de cette situation de précarité. *"L'indemnité de 100 000 yens [782 euros] par mois et par personne ne nous permet absolument pas d'acheter un terrain. En considérant que plus personne n'a de travail, il faudrait économiser pendant des années pour pouvoir recommencer une nouvelle vie"*, poursuit-elle. *"Nous voulons rester ici"*, lance M. ASAKAWA, un autre réfugié de la salle 1-F . Il est arrivé avec sa femme et sa santé s'est déteriorée petit à petit. Un autre monsieur âgé reste aussi couché sur un lit médical. Ils n'ont plus le courage de changer de lieu de vie à leur âge. Au-dessus de leur tête, une photo du grand cerisier de Motomiya, à Fukushima, déploie ses pétales roses. Alors que pour certains, l'avenir ne saurait se concevoir sans un retour au pays natal, d'autres préfèrent au contraire s'en éloigner le plus possible. La douce nostalgie vaut parfois mieux que la réalité d'un Futaba contaminé et à moitié désert. *"Nous n'avons pas l'intention de revenir habiter à Fukushima, ni de rester ensemble avec les anciens habitants de Futaba !"* affirme WATANABE Suihô. *"Je peux vivre n'importe où car mes ancêtres restent toujours avec moi. Il y a un proverbe japonais qui dit: 'Le pays natal nous est cher quand il est loin.' C'est une nouvelle vie qui va commencer !"*

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI



Kondo Keiichi pour Zoom Japon

Certaines colocations sont exclusivement réservées aux femmes.

ENQUÊTE On réapprend à vivre ensemble

Véritable phénomène de société, la colocation est très en vogue, notamment depuis le 11 mars 2011.

Les modes de vie sont restés relativement stables au Japon au cours des décennies précédentes, notamment pour les jeunes qui avaient l'habitude de rester chez leurs parents jusqu'à l'âge de 30 ans ou d'aller s'installer dans un minuscule appartement lorsqu'ils entraient à l'université ou trouvaient leur premier emploi. Il y a une chose que les Japonais ont évité pendant des années, c'est la colocation. Alors qu'en Occident, la pratique de partager un appartement est assez courante parmi des amis ou des gens qui ne se connaissent pas comme l'ont mis en valeur la série *Friends* ou le film de Klapisch *L'Auberge espagnole*, au Japon, les gens étaient plutôt réticents à l'idée de partager un espace de vie avec des personnes dont ils ne sont pas les familiers. Depuis quelque temps, les choses évoluent sur ce plan au point que la colocation est devenue la tendance dans le secteur de l'immobilier. Ce qu'on appelle au Japon *share houses* ou encore *social apartment* sont devenus si populaires que le phénomène a inspiré des cinéastes ou des séries comme *Share house no koibito* [Les colocs amoureux]. D'ailleurs, selon une étude menée par les professionnels de l'immobilier, le nombre de *share houses* au Japon a été multiplié par 26 au cours des huit dernières années et la plupart d'entre elles se situent à Tôkyô ou dans les grands centres urbains.

Les agences spécialisées dans ce genre de produits immobiliers se multiplient.

Un exemple typique de colocation est une maison d'un ou deux étages où plusieurs personnes qui ne se connaissent pas vivent sous le même toit. Elles disposent chacune d'une pièce et partagent avec les autres habitants les espaces communs (cuisine, salon et salle de bain). Les lieux concernés vont de la maison avec 4 ou 5 pièces d'une surface de 60 à 100 mètres carrés au petit immeuble qui peut accueillir plus d'une centaine de personnes. Le système n'est pas tout à fait nouveau dans l'archipel puisqu'il existait, depuis de nombreuses années, ce qu'on appelait les *guesthouses* dont le fonctionnement était à peu près identique. Mais la réputation des *guesthouses* n'était pas très bonne. Du fait de leur bas prix, elles avaient tendance à accueillir un nombre élevé d'étrangers ce qui finissait par faire fuir les Japonais effrayés par cette concentration. Aussi les *share houses* ont-elles été créées pour répondre aux besoins des Japonais plus exigeants tout en res-

tant accessibles aux étrangers. La clé pour une maison sans problème, c'est de créer le bon environnement, ce qui revient notamment à choisir les bonnes personnes. Seuls les individus dignes de confiance et capables de se plier aux règles de la cohabitation sont admis.

Plusieurs raisons peuvent motiver ceux qui choisissent ce mode de vie. Il y a d'abord son prix relativement abordable en dépit des idées qui circulent à son sujet. Même à Tôkyô, il n'est pas très difficile de trouver un appartement pour le même prix et si vous êtes en mesure de débourser entre 70 000 et 80 000 yens par mois, vous serez sans doute en mesure de trouver un bel appartement avec une plus grande pièce. Le réel avantage économique dans cette formule de colocation se situe dans le fait qu'il n'y a pratiquement aucun frais à payer au moment de l'emménagement. Tout d'abord, le nouveau locataire n'a pas à verser d'argent pour les différents frais (caution, argent pour la clé, frais d'agence) qu'un locataire entrant doit en général payer d'avance. Par ailleurs, les *share houses* sont tout équipées, ce qui permet de faire de substantielles économies. Le second point fort, c'est le style et l'originalité du lieu. Si les *guesthouses* étaient des endroits plutôt sommaires, les agents immobiliers qui gèrent les *share houses* s'attachent à les redécorer et les réhabiliter pour attirer une clientèle de jeunes trentenaires très à cheval sur le design. Certaines maisons sont même conçues pour accueillir des personnes ayant des goûts particuliers. La résidence Moto Azabu Farm offre par exemple un jardin potager que les locataires peuvent entretenir en commun. Ce qui est particulièrement intéressant dans ce projet, c'est que cette maison de 17 pièces se trouve à Moto Azabu, un des quartiers centraux de la capitale et l'un des quartiers résidentiels le plus coté. Un autre lieu remarquable est Bauhaus Minami Senju. C'est un ancien dortoir en bois construit selon le mode traditionnel japonais. A l'intérieur, tout est décoré avec des objets anciens. C'est un mélange de style oriental et occidental typique des maisons construites au début du XXème siècle. La sécurité est aussi un élément important. La colocation s'avère idéale pour les femmes. Voilà pourquoi 70 % des occupants des *share houses* appartiennent à la gente féminine. Selon MOGI Shinnosuke qui travaille pour Sanno Kôgyô, la plupart des hommes ont un sens développé du territoire et ont tendance à accorder plus d'importance à leur espace privatif. A l'inverse, les femmes n'aiment guère vivre seules et trouvent que les *share houses* sont plus sûres. C'est plus flagrant encore depuis les événements du 11 mars 2011. Un nombre croissant de personnes apprécient de pouvoir compter sur le soutien d'autres réseaux en dehors de leur famille ou de leur entreprise.

Sans doute le moyen le plus économique pour se loger dans les grands centres urbains.

Certaines agences ciblent des catégories particulières avec, par exemple, les *Gaku share* qui sont réservés aux étudiants. Pour les jeunes qui quittent la province pour s'installer à Tôkyô, les share houses sont souvent un moyen idéal pour se faire de nouveaux amis et leurs parents apprécient le fait que leurs enfants ne vivent pas seuls dans la grande métropole.

GIANNI SIMONE



KONDO Keiichi pour Zoom Japon

Les agences sélectionnent les candidats de façon à s'assurer qu'ils sauront s'adapter à la vie en communauté. Les espaces de vie communs doivent être entretenus par tous les résidents du lieu.



PRATIQUE

Share house, mode d'emploi

Pour un étranger qui souhaite vivre au Japon, la méthode la plus facile et la moins onéreuse de s'installer consiste à louer une chambre dans une *guesthouse* ou une *share house*. Ces logements sont parfaits pour les personnes qui envisagent un séjour de courte durée et qui ne veulent pas rester à l'hôtel. Mais c'est aussi une solution idéale pour des séjours de longue durée (notamment pour les étudiants) car cela permet de découvrir le Japon autrement.

Les *guesthouses* comme les *share houses* offrent de nombreux avantages. Tout d'abord, les agences en charge de gérer ces logements se montrent bien disposées à l'égard des locataires étrangers et sont même parfois à leur recherche. Certaines d'entre elles disposent parfois de pages en anglais sur leur site Internet, ce qui facilite la recherche d'un appartement. Les formalités sont plutôt faciles et se résument souvent à la présentation du passeport, du visa et d'une autre pièce d'identité. A la signature du contrat, il faut déposer une caution et une somme pour l'assurance, mais dans les deux cas, les sommes sont peu élevées. Avant de vous engager, pensez à vous renseigner sur les charges qui ne sont pas comprises dans le loyer mensuel. Les agences ne demandent pas non plus de garant pour la location de ces logements, ce qui constitue un autre avantage. La principale différence entre les *guesthouses* et les *share houses* est liée à la proportion plus élevée d'étrangers dans les premières. C'est pour cela qu'on les surnomme souvent *gaijin houses* (gaijin signifiant étranger en japonais). Aussi si vous ne parlez pas japonais, vous vous sentirez plus à l'aise dans un de ces *guesthouses*. Les *share houses* permettent de créer plus facilement des liens avec les Japonais. Les maisons sont en général plus propres et plus agréables dans la mesure où les agences y font plus attention.

La meilleure façon de trouver une chambre est de passer par Internet, en tapant « share house » sur votre site de recherche. Vous trouverez des photos de chacune des maisons, les prix et des commentaires laissés par les locataires et les agences. Lorsque vous aurez trouvé la chambre qui vous plaît, vous n'aurez plus qu'à remplir le formulaire en ligne pour prendre rendez-vous. Il est important d'aller visiter les lieux et de se renseigner sur les conditions.

G. S.

TÉMOIGNAGE Bienvenue chez nous

Pour certaines personnes, il est difficile d'envisager de vivre autrement que dans une *share house*.

Cocoya Shibuya Usuki est une maison de deux étages avec quatre chambres. Elle se situe à proximité de la gare de Shibuya et n'est occupée que par des femmes. Elles sont onze à y vivre dont deux sont originaires de Corée du Sud. L'une d'elles a accepté de répondre à nos questions. Elle s'appelle OGAWA Junko et travaille comme comptable dans une maison de commerce à Tôkyô.

Depuis combien de temps vivez-vous ici ?
OGAWA Junko : J'ai emménagé en septembre dernier lorsque la maison a été inaugurée. Avant j'avais vécu dans une autre colocation située tout près d'ici. Mon expérience en la matière est assez longue puisque j'ai commencé lorsque j'étais étudiante.

Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans la colocation ?
O. J. : J'ai passé un an en Australie pendant mes études et j'ai remarqué que personne ne vivait seul. Tous les étudiants étaient en colocation. Alors j'ai fait la même chose. Par la suite, je suis devenue membre d'une association et je me suis retrouvée à partager le même toit avec d'autres. J'ai pris l'habitude de partager mon espace de vie avec les autres et il m'est donc difficile de vivre seule désormais. C'est agréable de rentrer à la maison et de trouver quelqu'un avec qui je peux discuter. Nous organisons des fêtes ensemble, nous sortons ensemble et il nous arrive d'organiser de temps en temps des week-ends en dehors de Tôkyô. Cela me permet aussi de vivre au cœur de la capitale pour un loyer modeste. Cette maison est très proche des quartiers branchés de Daikanyama et Ebisu. C'est parfait quand je veux faire du shopping ou me distraire. Et puis, si vous avez la chance d'avoir une colocataire qui vient de l'étranger, il devient alors possible d'en apprendre plus sur sa culture voire de commencer à apprendre une nouvelle langue. Par le passé, j'ai vécu avec des personnes originaires de pays anglo-saxons, ce qui m'a permis d'améliorer nettement mon anglais.

J'ai remarqué qu'il n'y avait que deux salles de bain et deux wc dans cette maison où vivent 11 personnes. N'est-ce pas insuffisant ?
O. J. : Non. La plus jeune des colocataires a 19 ans, la plus âgée 33 ans. Nous avons chacune nos habitudes et notre emploi du temps. C'est rare qu'il y ait la cohue. La seule exception, c'est le samedi soir quand nous organisons des soirées. Nous allons nous coucher à peu près à la même heure, mais ça ne pose pas de gros problèmes.



KONDO Keiichi pour Zoom Japon

Pour OGAWA Junko, il est particulièrement agréable de pouvoir échanger avec les autres colocataires.



Cocoya Shibuya Usuki est idéalement situé entre Daikanyama et Ebisu.



Les colocations sont toujours tout équipées.



La cuisine est un des espaces que les 11 locataires se partagent dans cette maison.



Pour rien au monde, elle renoncerait à ce logement.

Kondo Keiichi pour Zoom Japon



Est-ce que cette colocation ressemble à celle où vous étiez avant ?

O. J. : Celle d'avant était plus grande. Il y avait notamment un grand living de 35 mètres carrés. Elle était mixte alors que Cocoya Shibuya Usuki est réservée aux femmes.

Je suppose que la mixité favorise l'éclosion de relations amoureuses comme dans la série *Share house no koibito*.

O. J. : Il n'y a pas de règle en la matière. Avant de vivre dans une *share house*, j'avais déjà vécu dans un environnement mixte et les relations n'avaient jamais dépassé le stade de l'amitié. Ça m'est arrivé une seule fois d'avoir une aventure avec un étranger qui vivait sous le même toit. Le problème, c'est qu'il est difficile de continuer à vivre sous le même toit si vous rompez. C'est pourquoi il n'y a pas autant d'histoires d'amour qu'on peut le penser. Parfois les gens cherchent à cacher leur relation amoureuse de peur que les autres colocataires se sentent gênées ou n'apprécient pas la situation.

Cela dit, je connais un couple qui s'est rencontré dans une colocation. Ils sont tombés amoureux, se sont mariés et continuent à vivre au même endroit. Mais plus qu'une occasion de tomber amoureux, la colocation permet de créer une grande famille dont les liens durent longtemps y compris quand certaines personnes déménagent ou quittent le pays.

Propos recueillis par G. S.

INTERVIEW Une agence très spéciale

MORIYAMA Tetsurô a fait l'expérience de la colocation pendant ses études. Il a décidé d'en faire son gagne pain. Et ça marche.



KONDO Keiichi pour Zoom Japon

Pour attirer les futurs candidats à la colocation, les agences font visiter les maisons pour qu'ils s'en fassent une idée concrète.

Quand a été créée votre entreprise ?
MORIYAMA Tetsurô : A la fin de mes études secondaires, je suis allé en Australie pour étudier l'anglais. J'ai vite compris que je pourrais progresser plus vite en discutant avec ma famille d'accueil et mes colocataires qu'en me rendant en classe. Je me suis aussi rendu compte que c'était un lieu idéal pour se faire de nouveaux amis et apprendre les coutumes d'autres pays. J'ai fini par vivre huit ans à l'étranger et à chaque fois, je m'installais dans des *guesthouses* ou des *share houses*, et prenais plaisir à partager avec d'autres le même toit. En revenant au Japon, j'ai pris conscience que la situation était complètement différente ici et que la colocation n'était guère populaire. La plupart des gens détestaient le manque d'intimité et pensaient que les colocations étaient sales. Pour résumer, son image était plutôt négative. J'ai donc décidé de promouvoir ce mode de logement afin de faire évoluer les mentalités. C'est pourquoi nous faisons très attention à ne proposer que des lieux répondant à certains standards de qualité.

Quand a été créée votre entreprise ?
M. T. : Nous avons lancé le site Internet il y a environ deux ans, durant l'été 2011. Au total, nous sommes cinq dont trois à plein temps. Nous présentons des maisons et servons d'intermédiaires avec les propriétaires. Nous disposons actuellement de 400 maisons sur notre site allant de la petite maison de 4 pièces au bâtiment avec 180 pièces. Ces bâtiments sont d'anciens dortoirs qui ont été entièrement rénovés et équipés pour répondre aux nouveaux besoins.

Quel est le profil des locataires types ?
M. T. : Ils sont âgés de 20 à 35 ans. 20 % d'entre eux sont des étrangers. 70 % d'entre eux sont des femmes. Comme la plupart d'entre elles préfèrent partager des maisons avec d'autres femmes, la plupart des maisons que nous gérons sont occupées par des femmes.

Quelle est la durée moyenne d'un séjour ?
M. T. : C'est assez variable et c'est donc assez difficile de généraliser. Néanmoins, j'ai remarqué que les gens commencent en général par un contrat à court terme (1 à 3 mois), mais ils finissent souvent par rester entre un et deux ans. Une autre tendance est représentée par des gens qui vivent dans un endroit pendant un certain temps avant de déménager dans une autre *share house*. Comme la plupart du temps, la caution demandée dans les *share houses* est modeste (elle est en général remboursée), c'est beaucoup plus facile de passer d'une colocation à une autre que de louer un appartement classique, surtout si les *share houses* appartiennent au même propriétaire ou à la même agence.

A votre avis, pourquoi les colocations sont devenues si populaires au Japon ?
M. T. : La principale raison est d'ordre économique. La location d'un appartement suppose de nombreux frais qui correspondent parfois jusqu'à 6 mois de loyer et qui doivent être payés d'avance. Cela représente bien sûr beaucoup d'argent et lorsque vous quittez l'appartement en question, vous ne récupérez qu'une toute petite partie de ces sommes. Cet aspect économique est devenu crucial au cours de ces deux décennies de crise.
Toutefois, on sent aussi une vraie évolution dans l'attitude des gens vis-à-vis de la société et des relations humaines. Dans la tranche d'âge des 20-40 ans, on se montre désormais plus curieux et prêt à explorer de nouveaux environnements et styles de vie. Il est clair qu'au Japon, il n'est pas évident de rencontrer des gens qui n'appartiennent pas au cercle de votre université ou de votre entreprise. La plupart du temps, ces milieux sont fermés aux personnes qui viennent de l'extérieur. Dans une colocation, c'est beaucoup plus facile de se faire des amis avec des personnes ayant un profil très différent.
Depuis quelque temps, il y a une tendance qui consiste à organiser des sorties en car avec des étudiants. Nous en profitons pour leur montrer différentes maisons pour qu'ils se fassent une idée par eux-mêmes de l'endroit et de l'atmosphère qui y règne.

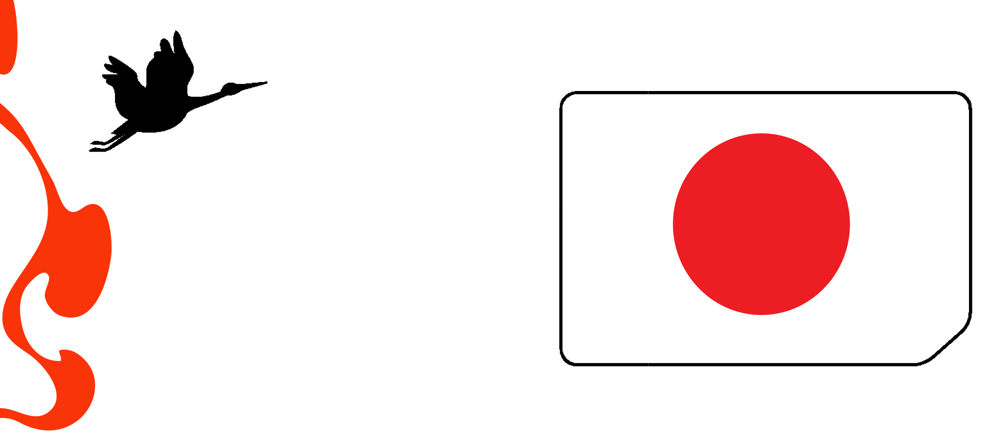
Qui organise ces sorties ? C'est vous ?
M. T. : En tant qu'agence, nous n'organisons pas ce genre d'événements, mais certains propriétaires ou des entreprises qui gèrent des maisons le font. Nous publions l'information sur notre site Internet afin que les personnes intéressées s'inscrivent. Certaines sorties sont ouvertes à tous, d'autres ont quelques restrictions. Par exemple, il y en a qui ne sont réservées qu'aux femmes. Comme beaucoup de Japonais ne parlent pas très bien anglais, il nous arrive de ne faire la promotion d'une sortie qu'en japonais. Cela ne veut pas dire que les étrangers ne sont pas les bienvenus, cela signifie qu'ils doivent être en mesure de communiquer en japonais.

Lorsqu'on est étranger et que l'on vient s'installer au Japon, qu'est-ce qui joue en faveur des *share houses* ?
M. T. : Il y a les même avantages que j'ai rencontrés lorsque je vivais moi-même à l'étranger, en particulier une meilleure communication avec la population locale. Les Japonais se montrent souvent timides vis-à-vis des étrangers. Aussi lorsqu'on a la chance de pouvoir faire connaissance pendant un certain temps, c'est beaucoup plus facile de se faire des amis au Japon. Il n'est pas nécessaire de prendre un engagement de longue durée pour y parvenir, car la majorité des *share houses* sont ouvertes à tout le monde, y compris aux voyageurs qui ne veulent y séjourner qu'une semaine.

PROPOS RECUEILLIS PAR G. S.



Appelez au Japon depuis votre mobile







8 cts /min(1)
vers les fixes

15 cts /min(1)
vers les mobiles

Coût de connexion : 15cts

www.lycamobile.fr **01 77 72 23 22**

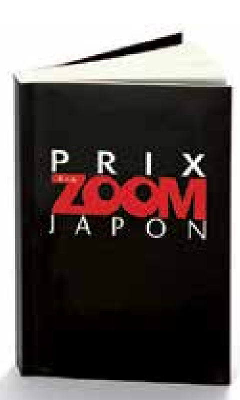


(1) Offre et tarifs valables jusqu'au 30/04/2013 pour tout appel depuis la France Métropolitaine vers la destination correspondante, avec un coût de connexion de 0,15€. Appels internationaux facturés à la minute. Applicable aux détenteurs d'un numéro français Lycamobile. Visitez www.lycamobile.fr pour connaître nos offres et le détail des tarifs vers l'international. Lycamobile SARL au capital social de 7.500€ – 47, boulevard de Courcelles 75008 Paris – RCS Paris 528 332 505



ÉVÉNEMENT Prix *Zoom Japon* : Et de trois !

Après le succès de la deuxième édition de son prix qui a vu le roman de NAKAMURA Fuminori, *Pickpocket* traduit par Myriam Dartois-Ako (éd. Philippe Picquier) et le manga de IGARASHI Daisuke, *Les Enfants de la mer* traduit par Victoria-Tomoko Okada (éd. Sarbacane) récompensés, *Zoom Japon* poursuit l'aventure. Divisé en deux catégories : littérature et manga, le prix Zoom Japon vise notamment à mettre en valeur le travail des éditeurs et des traducteurs qui depuis des années se démènent pour assurer la diffusion de la culture japonaise en France. Pour décerner cette récompense qui sera annoncée chaque année au début du printemps, *Zoom Japon* invite ses lecteurs à faire partie du jury. Si vous êtes amateur de lecture, si vous aimez le Japon, si vous êtes prêt à lire beaucoup au cours des prochains mois et si vous avez envie de partager votre passion avec d'autres personnes, n'hésitez pas à faire acte de candidature pour participer à la remise du troisième prix Zoom Japon au printemps 2014. Pour y participer, rien de plus simple, il vous suffit de nous adresser avant le 15 juin par courriel une lettre de motivation avec vos goûts en matière de lecture et vos coordonnées à :



prix@zoomjapon.info

FILM Le grand retour d'Ame et Yuki

Si vous ne faites pas partie des quelque 250 000 personnes qui ont vu Les Enfants loups, Ame & Yuki de HOSODA Mamoru lors de sa sortie en salles l'an passé, vous avez la possibilité de vous rattraper avec l'édition DVD ou Blu-Ray qui sera disponible à compter du 5 juin. En parallèle, Kazé propose la traduction française du roman écrit par le réalisateur ainsi qu'une adaptation manga du film. De quoi vous satisfaire et plaire aussi à tous ceux qui ont déjà vu le film, mais qui rêvent de le revoir.



LES ENFANTS LOUPS, AME & YUKI DE HOSODA MAMORU. DVD : 24,95€ ET BLU-RAY : 29,95€ DISPONIBLES LE 5 JUIN. MANGA : 7,99€ ET ROMAN : 13,29€ DISPONIBLES LE 3 JUIN.

MANGA Puissant

Après le cinéma, la littérature, c'est au tour du manga de s'intéresser à la famille. Avec Kamakura Diary, Yoshida Akimi met la barre assez haut, en offrant une œuvre tout en finesse et en simplicité qui explore l'importance des liens filiaux. Le décès d'un père qu'on a à peine connu va amener les personnages de cette histoire à s'interroger sur le sens de l'existence. C'est joliment réalisé et parfaitement construit. A lire d'urgence.

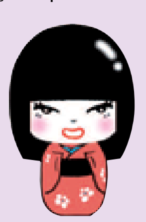
KAMAKURA DIARY DE YOSHIDA AKIMI, TRAD. DE PASCALE SIMON, KANA, 7,45€.

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Comment ouvrir son chemin

Je rêvais et je rêve toujours d'avoir une carte de résidente en France. Je ne sais pas exactement de quelle manière on mesure "l'"intégration en France", mais à mon avis l'adaptation aux "ouvertures" françaises compte beaucoup. Ce mois-ci, je fais une demande administrative et souhaite joindre cette lettre de motivation :

Messieurs, aujourd'hui je me suis habituée à ouvrir moi-même la porte du taxi. En plus, je ne donne plus ma destination avant de monter dans la voiture. Messieurs, c'est comme ça que l'on ne me refuse plus de me prendre à 3h du matin bien que j'habite hors de Paris. Ne trouvez-vous pas que ça fait preuve d'une certaine maîtrise de la vie ? Puis bien sûr, je ne rêve plus d'ouverture des magasins le dimanche et pendant les vacances. Ensuite je ne cherche plus le bouton pour fermer l'ascenseur, et je confonds de moins en moins, à l'entrée des immeubles, le bouton pour ouvrir la porte et celui pour la lumière. Par ailleurs, je comprends que les contrôleurs du métro ne ferment jamais les yeux quand on n'a pas de ticket, mais que dois-je faire lorsque les guichets de la station sont fermés et nous indiquent d'utiliser les distributeurs de billets en panne ? Or Messieurs, je sais aujourd'hui ce que l'on l'appelle un "cas exceptionnel", oui j'en ai beaucoup connus. Sinon, c'est vrai que je me sens encore "étrangère" quand je trouve que les produits emballés et marqués "ouverture facile" ne sont jamais faciles à ouvrir, surtout les paquets de jambon ou de saumon fumé. En revanche, Messieurs, je sais écrire une lettre aux fabricants en leur demandant d'y indiquer "Attention ! ouverture difficile !". C'est une université française qui m'a appris comment on argumentait son opinion, autrement dit à ouvrir ma bouche quand je veux m'exprimer.



Dans l'attente de la délivrance d'une nouvelle vie de dix ans renouvelable, veuillez trouver Messieurs, ci-joint les photocopies des trente-six dossiers que vous m'avez demandés, avec mes cordiales salutations exceptionnelles.

RENCONTRE Kurosawa, monsieur Cinéma

A quelques semaines de la sortie en France de *Shokuzai*, le réalisateur revient sur son parcours et le tournage de ce film très prenant.

KUROSAWA Kiyoshi est l'un des réalisateurs japonais les plus appréciés à l'étranger. Bien que ses films soient fortement liés à des conventions de genre, ils défient souvent l'interprétation facile. Il a ainsi fait de ses films d'horreur et de suspense des réflexions philosophiques sur la position de l'homme dans le monde. Ses récits elliptiques, parfois obscurs s'attaquent à des questions existentielles et à des problèmes sociaux comme la solitude à l'ère électronique, la crise de la famille, l'environnement et la mauvaise communication entre les individus.





Lorsque vous êtes entré à l'Université Rikkyô, vous avez étudié avec le célèbre critique de cinéma HASUMI Shigehiko. A cette époque, aviez-vous déjà décidé de devenir cinéaste ?

KUROSAWA Kiyoshi : Non, pas vraiment. Je n'avais aucune idée claire de ce que je voulais faire. Il est vrai qu'à l'époque, j'étais déjà un grand cinéphile. Quand je vivais à Kôbe, ma ville natale, j'avais pris l'habitude d'aller au cinéma presque tous les jours. Après mon déménagement à Tôkyô pour mes études, j'ai fait appel à mes nouveaux amis pour tourner des films en 8mm. Mais je considérais cela plus comme un passe-temps qu'autre chose.

Comme beaucoup de réalisateurs japonais, vous avez commencé votre carrière cinématographique avec des films pour adultes, ce qu'on appelait des *pink eiga* (films roses).

K. K. : En effet. C'était très courant à l'époque. Dans les années 1970 et 1980, les films pour adultes n'étaient pas enfermés dans des ghettos de la même manière qu'ils l'ont été au cours des années ultérieures. L'un des principaux producteurs de ce genre était la Nikkatsu, l'un des plus grands studios japonais. Ils étaient aussi salués par la critique et apparaissaient régulièrement dans le classement des meilleurs films établi par le très respecté magazine *Kinema Junpô*. En Europe, chaque fois que je dis que mon premier travail commercial a été la réalisation d'un film rose, tout le monde est surpris par ce qu'il considère cela comme une confession courageuse. Mais pour moi, il n'y a rien de bizarre à cela.

Quels souvenirs gardez-vous de ces années ?

K. K. : Ce fut une très bonne école pour moi. Ce que les gens ne comprennent pas à propos des films pour adultes des années 1980, c'est qu'il ne s'agissait pas seulement de longs métrages consacrés au sexe. En fait, vous aviez à créer une véritable intrigue avec des personnages crédibles. Dans un sens, même si les scènes de sexe étaient importantes, ces films étaient, plus que toute autre chose, des histoires d'amour. Pour un jeune metteur en scène comme moi, disposant de peu d'expérience dans la vie, il n'était pas évident de fouiller dans le cœur humain et de développer ce genre d'histoires.

Pourquoi tant de réalisateurs japonais ont commencé avec des films érotiques ?

K. K. : Je crois qu'il faut considérer votre question du point de vue des sociétés de production. Celles-ci voulaient produire des films bon marché, de sorte qu'elles ne pouvaient pas payer beaucoup. Quand j'ai commencé, les sommes versées au metteur en scène étaient incroyablement basses. Les seules personnes en mesure d'accepter ces conditions étaient des jeunes inexpérimentés qui reconnaissaient la chance qu'on leur donnait de faire un film.

Puisque nous parlons d'argent, il semble que le ▶

PRATIQUE

SHOKUZAI 1ère partie : Celles qui voulaient se souvenir, en salles le 29 mai . 2nde partie : Celles qui voulaient oublier, en salles le 5 juin.

budget de vos films a sensiblement augmenté au fil des années à partir du moment où vous êtes passé du film rose et de la vidéo à un cinéma plus grand public.

K. K. : Eh bien, pas vraiment. Bien sûr, par rapport aux films pour adultes, mes œuvres ultérieures ont bénéficié d'un budget plus important, mais en général mes films appartiennent à la catégorie dite "du milieu". Pour être plus précis, dans le passé, le coût moyen de mes films était d'environ 100 millions de yens. Lorsque je réalisais des films de yakuza en vidéo, ils étaient encore moins cher. Ça tournait autour de 50 millions. Mais j'ai entendu dire qu'aujourd'hui on ne vous donnerait seulement 30 millions voire moins.

Combien a coûté *Tokyo Sonata* ?

K. K. : Environ 200 millions de yens. Certains peuvent penser que cela représente un bon paquet d'argent pour un simple drame familial sans effets spéciaux, mais en définitive ce n'est pas grand-chose. Mon dernier film, *Real* [qui sort le 1er juin au Japon], coûte plus cher. Je n'en suis pas tout à fait sûr, j'ai entendu la somme de 350 millions de yens. Pour être honnête, je ne sais vraiment pas où va tout cet argent. Le calendrier de tournage est resté à peu près le même tout au long des années. Un film comme *Cure* qui avait coûté dans les 100 millions de yens, a été tourné en environ quatre semaines, tandis que *Real* a pris cinq semaines.

Vous tournez en général vos films dans Tôkyô ou autour de la capitale. Qu'est-ce qui vous attire dans cette ville ?

K. K. : Tout d'abord, je dois dire que je choisis souvent Tôkyô par nécessité, car mon budget est trop serré pour que j'aille tourner dans d'autres endroits. Mais l'argent mis à part, je trouve que Tôkyô est une ville très intéressante. Elle a une face cachée que les gens - même ceux qui y résident depuis longtemps - ont rarement l'occasion de voir. On peut probablement dire la même chose de n'importe quelle grande ville, mais à Tôkyô, j'ai souvent eu ce genre d'expérience. D'un côté, vous avez le côté attrayant que tout le monde connaît. Puis, un jour vous allez au-delà de la façade ou vous tournez au coin pour découvrir un monde que vous ne soupçonniez pas. Par ailleurs, Tôkyô est une ville où même les bâtiments relativement nouveaux disparaissent rapidement. Le visage de la ville change constamment. Ce que j'aime particulièrement, ce sont les lieux qui montrent des signes du passé, les vieux bâtiments un peu délabrés. Malheureusement, ça devient de plus en plus difficile de trouver de tels endroits à Tôkyô.



Wowow

Actrice accomplie, KOIZUMI Kyôko a déjà travaillé avec KUROSAWA Kiyoshi lors du tournage de Tokyo Sonata *(2008).*

Au début des années 1990, vous avez obtenu une bourse pour participer au Sundance Workshop aux Etats-Unis. Si vous en aviez la possibilité, aimeriez-vous faire un film aux Etats-Unis, même en tenant compte de toutes les différences qui existent entre les deux systèmes de production ?

K. K. : Bien sûr. J'aime le cinéma américain depuis que je suis jeune. Il me serait difficile de refuser une telle offre. Néanmoins, je suis conscient de la nette différence qui existe entre les films américains de mes rêves et le système hollywoodien. Un certain nombre de personnes qui ont travaillé là-bas, comme NAKATA Hideo, le réalisateur de *Ring*, m'ont raconté que c'était très difficile de travailler dans cet environnement et qu'il était impossible de réaliser un projet comme vous le souhaiteriez. Plus que le metteur en scène, ou le producteur, ce sont les gens qui investissent l'argent qui contrôlent en fait le film. Quand le film est prêt, par exemple, ils le montrent à un public test, prennent des notes de ce que ces spectateurs aiment ou n'aiment pas. Ils demandent ensuite au réalisateur de modifier son film en conséquence. En d'autres termes, le goût des gens et l'argent comptent plus que les idées du metteur en scène. Cela dit, je n'ai pas encore renoncé à mon rêve américain.

Êtes-vous toujours enseignant ?

K. K. : Oui. J'assure actuellement un cours sur la production cinématographique pour des troisièmes cycles à l'Université des Arts de Tôkyô.



Keiichi Kondo pour Zoom Japon

Avez-vous remarqué des différences entre votre génération et celle de vos élèves ou partagez-vous la même vision et les mêmes idées?

K. K. : C'est une question assez difficile. Si l'on considère le genre de films que mes étudiants réalisent, ils sont complètement différents de ce que nous pouvions faire. Ne serait-ce que d'un point de vue technique, la technologie vidéo actuelle permet même aux étudiants de faire des films de pro. En comparaison, les œuvres que mes amis et moi avions l'habitude de faire ne ressemblent à rien. Ils ont des idées bien arrêtées sur ce qu'ils veulent faire. Néanmoins quand je leur parle, j'ai l'impression que nos idées ne diffèrent pas tant que ça.

Lorsque vous comparez le passé avec la situation actuelle, pensez-vous qu'il est devenu plus facile ou plus difficile de faire des films ?

K. K. : Comme je le disais, c'est devenu très facile sur le plan technologique. Côté business, c'est une autre histoire. L'industrie du film n'a pas vraiment besoin de gens talentueux et même parfois elle n'en veut pas. Ce qui l'intéresse, ce sont les projets qui rapportent de l'argent. Maintenant, il y a aussi moins de variation dans le genre de films qui sortent. Depuis cinq ou six ans, les films dits « du milieu » ont presque disparu au Japon. Voilà pourquoi la télévision est probablement le meilleur endroit pour débuter lorsqu'on est un jeune réalisateur.

Au cours des vingt dernières années, vous avez souvent travaillé pour la télévision, y compris le téléfilm en cinq parties *Shokuzai*, qui a également été transformé en un film en deux parties. Comment en êtes-vous venu à travailler sur ce projet ?

K. K. : Lorsque la chaîne de télévision WOWOW m'a demandé de réaliser la série, je ne connaissais rien du roman de MINATO Kanae sur lequel se fonde la série. J'ai accepté leur offre non seulement parce que j'ai trouvé l'histoire intéressante, mais aussi parce que cela faisait 3-4 ans que je n'avais pas tourné. Après *Tokyo Sonata*, j'ai écrit plusieurs scripts, mais je n'ai pas été en mesure de trouver des financements pour aucun d'entre eux. J'étais vraiment désireux de me remettre au travail.


Wowow

Ici en compagnie de KOIZUMI Kyôko, IKEWAKI Chizuru (à gauche) a beaucoup impressionné le cinéaste.

Je me suis laissé dire que l'adaptation du roman n'avait pas été évidente.

K. K. : Oui, c'est vrai. Le principal problème est lié au fait que, comme beaucoup de romans japonais, l'histoire est racontée entièrement du point de vue du protagoniste. Ce genre de narration personnelle fonctionne bien sous forme de livre, mais cela manque de détails. Vous vous retrouvez souvent dans la position où vous vous demandez ce qui s'est exactement passé. En d'autres termes, il manque ces détails essentiels qui sont si importants dans un scénario de film. La seule chose que je pouvais faire, c'était d'essayer d'imaginer ces détails, qui, dans un sens, est une chose amusante à faire, mais c'est aussi très difficile. En plus de cela, le roman est en fait composé de cinq histoires différentes – cinq femmes et leurs confessions – ce qui a rendu le travail encore plus compliqué. Mais j'ai fini par m'en sortir.

Est-ce que *Shokuzai* diffère de vos projets précédents pour la télévision ?

K. K. : Oui. Tout d'abord, c'est la première fois que j'ai entrepris un si long travail. *Séance*, par exemple, avait la même durée qu'un long métrage classique. *Shokuzai* a été divisé en cinq épisodes qui durent entre 50 et 75 minutes pour un total d'environ cinq heures. En outre, les cinq parties sont reliées les unes aux autres, mais chaque épisode est aussi une histoire en elle même, avec un autre protagoniste. J'ai donc dû faire face à ces cinq femmes qui ont une personnalité très différente, et bien sûr, j'ai eu à travailler avec cinq actrices, ce qui était une autre première pour moi.

Quelles sont les principales différences entre la réalisation d'un film pour le cinéma et celle d'un téléfilm ? Par exemple, la télévision peut amener un réalisateur à faire un usage intensif de gros plans alors qu'il préfère le plan d'ensemble.

K. K. : Oui, c'est exact et c'est inévitable. Mais considé-


Keiichi Kondo pour Zoom Japon

KUROSAWA Kiyoshi lors de l'entretien qu'il a accordé à Zoom Japon le 17 avril à Tôkyô.

rations techniques mises à part, j'ai trouvé le travail avec WOWOW très facile car j'ai pu garder le contrôle sur mon film. Ils ont respecté mon approche de l'histoire et ils ne m'ont pas obligé à faire quelque chose que je ne voulais pas. Par ailleurs, WOWOW est une station de télévision payante, de sorte qu'elle n'a pas à se soucier des sponsors et d'autres problèmes qui pourraient entraver son indépendance créative. En définitive, j'ai été libre de faire ce que je voulais. Pour vous donner un exemple, faire un long métrage sur l'assassinat d'une petite fille serait difficile d'autant que c'est devenu un sujet très sensible. Mais les gens de WOWOW n'ont posé aucun problème, pas même quand il s'est agi de montrer l'enfant gisant mort. Ils sont allés jusqu'à utiliser cette image pour une affiche.

Vous avez évoqué votre inquiétude de travailler avec cinq actrices. Mais à la vue du résultat, cela en valait la peine.

K. K. : Oui, j'ai pu emprunter leur force et leur énergie. Leur contribution est la principale raison de la réussite de ce téléfilm. J'avais déjà travaillé avec KOIZUMI Kyôko et je savais à quel point elle était bonne actrice, mais je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre avec les quatre autres. En fin de compte, elles ont toutes fait un travail formidable, se rapprochant des personnages très complexes d'une manière naturelle et subtile. Elles m'ont fait comprendre à quel point les jeunes actrices japonaises sont douées. AOI Yu, KOIKE Keiko, ANDO Sakura et IKEWAKI Shizuru ont moins de 30 ans, mais leur talent et leur confiance en elle sont tels qu'il n'y a rien qu'elles ne puissent faire.

Quelle est celle qui vous a le plus marqué ?

K. K. : Elles étaient toutes incroyables, mais si je devais n'en choisir qu'une, ce serait IKEWAKI Chizuru. Elle est naturellement faite pour des rôles de gentilles et je suis sûr qu'elle n'avait jamais abordé un personnage aussi négatif avant, mais elle a réussi à le faire avec brio. Son rôle était en fait le dernier que j'ai écrit parce que c'était celui qui m'a donné le plus de fil à retordre. Mais grâce à IKEWAKI, il s'est révélé le plus fort.

J'ai trouvé les mères des quatre filles particulièrement atroces. Elles sont froides, calculatrices.

K. K. : Il s'agit d'une marque de fabrique des romans de MINATO. Dans ses livres, c'est toujours la faute de la mère. Dans le film, je ne voulais pas trop entrer dans la relation mère- fille, mais il est indéniable que les mères des quatre filles ont eu une mauvaise influence sur leurs enfants qui se retrouve dans leur vie d'adulte.

Les thèmes apocalyptiques sont très présents dans vos films. Est-ce que les événements du 11 mars 2011 ont affecté votre approche de faire des films ?

K. K. : *Shokuzai* a effectivement été réalisé peu de temps après la catastrophe. Il est donc probable que cela a eu une certaine influence sur moi, mais à ce jour, je n'ai jamais délibérément abordé cette question dans mon travail. Personnellement, si je pense à l'énergie nucléaire, je me sens à la fois victime et agresseur. Honnêtement je n'étais ni pour ni contre les centrales nucléaires. Je n'y pensais tout simplement pas, comme beaucoup d'autres personnes. Je n'ai jamais été particulièrement intéressé par la politique. Même si j'ai pris part à des manifestations antinucléaires, je n'ai toujours pas une opinion tranchée sur la question. Il m'est donc assez difficile de l'aborder directement dans mes films.

Pourtant, je trouve que l'un des principaux thèmes dans *Shokuzai* est non seulement l'action, mais aussi l'inaction qui affecte notre vie. C'est un rappel fort de ce qui a entraîné la catastrophe nucléaire.

K. K. : Vous avez raison même si je n'avais jamais pensé à ça. Honnêtement, je n'ai pas abordé l'histoire, du moins consciemment, de ce point de vue. Mais il reste vrai que, peu importe ce que nous faisons, et même ce que nous ne faisons pas, nous devons faire face aux conséquences. Nous sommes responsables, même lorsque nous décidons de ne rien dire ou de ne rien faire.

PROPOS RECUEILLIS PAR GIANNI SIMONE



Malicious Code
DÉCOUVREZ DÈS LE 07 MAI 2013
LA BOMBE SHÔNEN
DE L'ANNÉE !!
Malicious Code
1
komikku
コミック出版
ÉDITIONS
TOME 1
Le 07 mai 2013
TOME 2
Le 04 juillet 2013
© 2012 Masahiro Ikeno

HOMMAGE Le phare ouest du cinéma nippon

Le 19 février dernier, le 7ème Art japonais a perdu l'un de ses plus grands défenseurs. Donald Richie s'est éteint à l'âge de 88 ans.

Sale temps pour le cinéma japonais et son "entourage". Après les disparitions de SHINDÔ Kaneto, WAKAMATSU Kôji, et plus récemment de ÔSHIMA Nagisa, la série noire continue. Donald Richie, écrivain, critique et cinéaste, a disparu le 19 février à l'âge de 88 ans. Le "passeur" historique du cinéma japonais à l'Ouest laisse un grand vide dans le monde des nippo-cinéphiles, dont il fut le mentor incontournable pour bien des critiques de par le monde, dont l'auteur de ces lignes, et d'autres spécialistes de la culture japonaise, comme Ian Buruma ou Mark Schilling.
Son parcours atypique témoigne d'une époque encore pionnière, où toute "découverte" ne passait pas seulement par Internet, mais par une expérience réelle et physique, un véritable "bain de culture". Né le 17 avril 1924 à Lima, dans l'Ohio, Donald Richie n'aurait sans doute jamais deviné qu'il allait devenir LE spécialiste mondial du cinéma nippon. L'armée américaine a décidé de sa vocation pour lui, lorsqu'il est arrivé au Japon en 1947, avec les troupes d'occupation. Il écrivait alors des chroniques, notamment cinématographiques, pour le *Pacific Stars and Stripes.* Cela a marqué le début de sa "love story" avec un pays qu'il connaissait à peine avant d'y débarquer. Il a eu la chance d'arriver à une époque où le Japon était à l'aube d'une renaissance fabuleuse de sa culture, et notamment de la littérature et du cinéma. Il est retourné aux Etats-Unis de1949 à 1953 avant de revenir dans l'archipel pour écrire ses chroniques pour le célèbre quotidien anglophone *The Japan Times,* et ce jusqu'à très récemment (2009).


Donald Richie a influencé toute une génération de critiques de cinéma japonais.

Donald Richie a rédigé une quarantaine de livres (sans compter ses articles), mais, pour les nippo-cinéphiles, le plus important est celui qu'il a écrit avec le critique américain Joseph L.Anderson en 1959, *The Japanese Film, Art and Industry* (réédité et mis à jour plusieurs fois, notamment en 1983), et qui demeure la "bible" de toute une génération. Aucun autre ouvrage à l'époque n'a fourni autant d'informations et de perspective sur un cinéma dont on commençait à peine à découvrir la richesse. Donald Richie, qui a pu même assister au tournage de grands films comme *Le Château de l'Araignée (Kumonosu-Jô,* 1957), a publié des livres fondateurs sur les grands cinéastes de l'époque de KUROSAWA Akira à OZU Yasujirô. Il a plus tard continué à publier différents ouvrages sur le cinéma japonais, comme *A hundred years of Japanese films* (2001), tout en composant des livres sur ses voyages au Japon, dont le plus connu reste *The Inland Sea* (1971), plus tard transposé au cinéma (1991). Il est significatif que ses cendres aient été dispersées par ses amis dans cette même "Mer intérieure". Ses "journaux" ont fait l'objet d'une publication spéciale sous le titre *The Donald Richie reader, the Japan journals: 1947-2004.* Il a aussi exploré les aspects cachés de la vie japonaise dans *Tokyo Nights* (2005). Il s'est aussi essayé à la réalisation cinématographique avec des films expérimentaux en pleine période de la Nouvelle Vague japonaise, comme *War games* (1962), *Atami Blues* (1962) *Dead Youth* (1967) ou *Cybele* (1968) dans lesquels il exprimait ses fantasmes homosexuels.
Il a continué d'habiter à Tôkyô (dans un petit appartement donnant sur l'étang aux lotus du parc d'Ueno, un de ses quartiers favoris), mais a exprimé sa désillusion sur le Japon moderne, trop industriel et urbanisé, en déclarant : " *Lorsque je suis arrivé en 1949, le Japon était un des plus beaux pays du monde, et maintenant, c'est un des plus laids*" ! En 1969 , il a été nommé conservateur du Museum of Modern Art de New York pour la section cinéma, jusqu'en 1972, mais a ensuite passé le plus clair de son temps au Japon. "*Je suis étranger ici, et c'est pour cela que je reste. J'échappe à l'Amérique, sans être pour autant japonais*", a-t-il un jour déclaré. Il nous a quittés à un moment où le cinéma japonais dans son ensemble n'est pas au meilleur de sa forme, et où même son identité est en question dans un Japon en récession… Mais, comme le rappelle Paul Schrader (un de ses nombreux disciples), *"Quoi que nous (les Occidentaux) connaissions du cinéma japonais, nous le devons certainement à Donald Richie."* Oui, Donald, nous, les disciples,*"We owe you"* [nous te devons tout], et pour toujours.

MAX TESSIER

RÉFÉRENCES

LE CINÉMA JAPONAIS de Donald Richie, trad. de l'anglais par Romain Slocombe, Paris, Editions du Rocher, 2005.
OZU de Donald Richie, trad. de l'anglais par Pierre Maillard, Genève, Ed. Lettre du Blanc, 1980.

MUSIQUE Ajikan ou le rock *made in Japan*

A la veille de sa première tournée en Europe, Asian Kung-fu Generation (Ajikan) a accordé une interview exclusive à *Zoom Japon.*

Si vous n'avez jamais entendu du rock japonais, c'est le moment de développer votre ouïe ! Le groupe Asian Kung-fu Generation débarque en Europe pour une première tournée. Ajikan, comme l'appellent les fans, s'est fait connaître dans le monde grâce à des morceaux repris dans des dessins animés très populaires tels *Naruto* ou *Fullmetal Alchemist.* Pourtant, les quatres membres du groupe font plutôt penser à Weezer ou aux Beatles. La musique, elle non plus, n'a rien à voir avec les groupes "idol" de la J-pop. Elle nous transporte bien au-delà, sur ce petit archipel à l'imagination foisonnante qui sait mêler toutes les sonorités pour sortir un son original. Formé en 1996, Ajikan a à son actif plus de 140 morceaux et figure parmi les groupes les plus populaires au Japon. Les illustrations de leurs albums sont aussi des œuvres poétiques qui rappellent les héroïnes de MIYAZAKI Hayao ou la grâce d'une Yoko Tsuno revisitée. Derrière l'aspect purement rock d'Asian Kung-fu Generation, se cache un concept à part entière tourné vers l'Asie et qui dépasse la sphère musicale depuis le 11 mars 2011. Après la catastrophe nucléaire de Fukushima, le chanteur et leader du groupe, GOTÔ Masafumi, s'est en effet improvisé rédacteur en chef d'un journal gratuit, *The Future Times,* dont il écrit la plupart des reportages. Tout en assurant la sortie d'un septième album en 2012, *Landmark*, Ajikan a également initié le premier festival anti-nucléaire No nukes à Tôkyô aux côtés de SAKAMOTO Ryûichi. *"Le but n'est pas de faire du militantisme, mais de faire réfléchir les jeunes sur des questions essentielles",* assure GOTÔ. A l'image de la très belle chanson *Marching band,* le groupe semble plus que jamais accompagner la jeune génération japonaise vers un monde meilleur. Inutile de dire qu'on n'a pas besoin de comprendre le japonais pour en apprécier la couleur !

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

C'est votre première tournée européenne, comment imaginez-vous le public ?

GOTÔ Masafumi, chant : Je ne sais pas, j'éspère que tout le monde ne va pas venir en tenue de cosplay! *(rires)* Sinon il va falloir que, nous aussi, on soit habillés comme ça! Il est vrai que les groupes japonais connus en Europe ont un look très extravagant, les hommes sont maquillés. Ce sont des "idols". Mais nous, nous sommes très banals!

KITA Kensuke, guitare : Oui et en plus, nous sommes des *ojisan*, des vieux ! *(rires)*

Pouvez-vous nous raconter vos débuts ?

G. M. : On s'est rencontrés à l'université à Yokohama, il y a 17 ans, et on ne s'est plus quittés, soit la moitié de notre vie passée ensemble ! Au début, on a fait des petits concerts devant presque personne. Ça a duré 4 ans. Ensuite, on est sortis de l'université et à partir de là, on a décidé de nous investir à fond. On a augmenté le nombre de concerts à Tôkyô, puis on a commencé à être invités pour jouer dans des soirées. En 2003, le label Ki/oon Records nous a contactés pour remettre en vente l'album *Hookai amplifier* sorti sur un label indies, c'était un cas exceptionnel. On a donc signé, arrêté nos boulots, car on travaillait aussi comme salarié dans des entreprises, et on est devenus des *freeters*, travailleurs à temps partiel.

Votre époque indies a duré de 1999 à 2003. Avez-vous eu des difficultés à vous produire ?

G. M. : Oui, ce n'était pas évident, car on ne savait pas trop comment faire. Tout était artisanal. J'avais un Mac et je faisais la promo sur la Toile.

K. K. : Comme je ne sais pas du tout me servir de tout ça, je repassais les T-shirts.

G. M. : Tout était cher, le parking pour la voiture, l'essence. On tombait toujours à zéro après les concerts ou les ventes, sans perte ni bénéfice !

Certaines de vos chansons sont utilisées comme génériques pour des animés, vous êtes fans vous-mêmes de mangas?

G. M. : A franchement parler, on n'est pas trop calé à ce niveau-là et à nos âges, c'est difficile de s'y mettre. Nos références se situent plutôt autour de MIYAZAKI Hayao. On a composé d'abord ces morceaux et ensuite ils ont été repris dans les thèmes des animés. Ça nous a beaucoup aidés bien sûr à nous faire connaître. J'aime bien en tout cas le personnage de ninja de *Naruto*. Les ninjas sont uniques. Ils sont l'équivalent japonais de James Bond !

Le nom d'Asian Kung-fu Generation évoque l'Asie. C'est plutôt original comme choix.

G. M. : Oui, ça ne nous empêche pas d'écouter de la musique occidentale, mais nous, on se considère comme asiatique. C'est aussi une manière de dire qu'on peut faire de la bonne musique en Asie, qu'il n'y a pas de différence. Mais si on faisait le même morceau qu'un groupe américain, ce sont probablement les Américains qu'on écouterait et pas nous ! J'écoute pas mal de groupes coréens et aussi de la musique traditionnelle comme le gamelan indonésien. Mais mettre des mélodies japonaises sur du rock donne un genre particulier. Si le public européen apprécie cela, on sera vraiment heureux !

L'image du groupe est véhiculée par les illustrations très originales de NAKAMURA Yûsuke, vous le connaissez depuis longtemps ?

G. M. : Il fait partie de la famille d'Ajikan. On l'a connu quand on sortait encore des albums indies. Maintenant ça fait 10 ans qu'on bosse ensemble. En fait, on l'a dé-

EN CONCERT

ASIAN KUNG-FU GENERATION se produira le dimanche 2 juin à 18h au Bataclan à Paris. Entrée : 24,20€. Réservations : France Billet, Fnac et Carrefour.

Asian Kung-fu Generation

Pour son premier passage sur le vieux continent, la formation originaire de Yokohama va se produire à Londres (31 mai), Paris (2 juin) et Cologne (3 juin).

couvert grâce à une carte postale. Son graphisme au style très japonais m'a tout de suite fait penser que ce serait un excellent moyen de diffuser notre image y compris à l'étranger. C'était une bonne intuition !

Vous avez fondé le Nano Mugen Festival en 2003 qui accueille des groupes asiatiques et occidentaux, dont Weezer qui est venu jouer en 2012.

G. M. : C'est exact. A l'origine j'ai pensé que ça serait amusant de faire une soirée avec 2 scènes, au début c'était à Shinjuku dans un live house, puis ça a pris de l'importance avec environ 12 000 spectateurs par jour. Mais l'idée reste la même. Il s'agit de faire connaître des jeunes groupes sur la petite scène tout en invitant des groupes plus connus sur la grande scène.

En mars 2011, la catastrophe de Fukushima a ébranlé le Japon mais le reste du monde aussi. Que faisiez-vous ce jour-là ?

G. M. : Nous étions en train de répéter à Tôkyô. La terre a tremblé d'une manière inimaginable. Je n'ai pas pensé







alors une seule seconde au risque nucléaire, la technologie *made in Japan* ne pouvait pas être mise en doute, on était complètement en confiance avec ce que nous rabachaient les médias. Moi, je suis retourné à Shizuoka et quand les explosions ont commencé, j'ai proposé aux membres du groupe de me rejoindre. J'avais sérieusement les boules. On ne pouvait même pas se procurer des compteurs Geiger, on ne savait pas ce qu'il se passait exactement.
K. K. : Je suis resté enfermé chez moi à Yokohama. C'était une ambiance vraiment dangereuse pour les 13 millions d'habitants de la région. Mais quelque chose nous empêchait de bouger. Je pense qu'on n'arrivait pas à y croire.

En juillet 2011, GOTÔ devient rédacteur en chef et journaliste. Il sort le premier numéro de *The Future Times*. Comment a été perçue cette initiative par les autres membres du groupe ?
G. M. : Sans aucun problème. Nous sommes des adultes doués de raison ! C'est normal d'enclencher des actions comme celle-ci. Si on ne comprend rien à ce qui se passe, c'est la honte. Surtout après un accident pareil. Imaginez que mon gosse me demandant *"Papa, tu penses quoi du nucléaire ?"* et que je ne sache pas quoi lui répondre. Les artistes qui ne s'expriment pas sur ce sujet sont dans le business et ne veulent pas compromettre leurs sponsors. Mais nous, Ajikan, on s'en fiche de tout ça. On n'est pas là pour faire du business. Même si maintenant on en vit, si jamais on arrête de nous payer, on continuera toujours à faire de la musique. Et on continuera aussi a attaquer l'énergie nucléaire. Vous avez vu ce qui se passe à Fukushima !
K. K. : Moi aussi, je suis allé pour la première fois de ma vie à une manifestation anti-nucléaire à Tôkyô. J'y ai croisé beaucoup d'amis musiciens. C'était au moment du redémarrage des réacteurs de la centrale d'Oi en juillet dernier, c'était incroyable et rassurant aussi.

A ce propos, vous êtes aussi l'initiateur avec SAKAMOTO Ryûichi du premier festival anti-nucléaire au Japon, le No Nukes Festival. Ajikan se produit aussi de plus en plus sur des scènes alimentées à l'énergie solaire. Comment votre public réagit-il ?


Mitch Ikeda
Désormais tous les spectacles du groupe sont alimentés par l'énergie solaire.

G. M. : Il est toujours aussi nombreux et tous nos fans nous demandent *The Future Times*, même si ce n'est pas un journal sur la musique. Organiser des festivals sous la bannière anti-nucléaire n'altère en rien notre musique bien au contraire, l'énergie est décuplée. Et quand nous jouons avec des instruments et des lumières alimentés par l'énergie solaire, on est forcément tournés vers l'avenir. A noter que la société Eco live system, qui a développé cette technologie et qui est notre partenaire sur Nano Mugen, a vu sa technologie élue "Meilleur nouveau produit de l'année 2011" lors de la foire Live Design International aux Etats-Unis. C'est très encourageant, et de nombreux artistes japonais s'y intéressent. Au Japon, être vert ne rime pas avec hippie ou babacool !

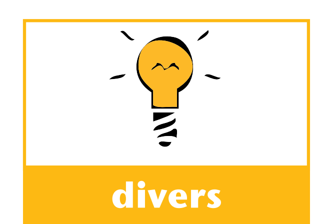
Avez-vous d'autres projets ?
G. M. : Oui, par exemple nous aimerions traduire *The Future Times* en anglais. Tsuge, l'illustrateur du journal, était aussi un membre d'Ajikan au tout début, et a fait carrière dans le design. Comme quoi, il n'y a pas de hasard ! Je suis content de savoir que les fans étrangers sont sensibles au design de ce journal même s'ils n'en comprennent pas le contenu.

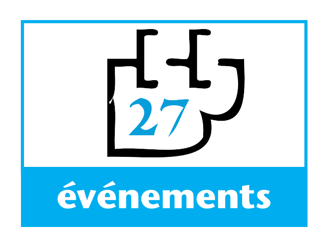
Comptez-vous faire un peu de tourisme entre vos concerts en Europe ?
G. M. : Malheureusement nous enchaînons les concerts à part le dernier jour en Allemagne. Si je trouve le temps, je vais en profiter pour écrire un article sur les énergies renouvelables pour *The Future Times*. C'est un domaine où les Allemands sont à la pointe. Pour ce qui est de la France, j'éspère qu'il n'y aura pas de grève quand on y sera ! Bien qu'en la matière, les Français auraient sûrement beaucoup à enseigner aux Japonais. *(rires)*

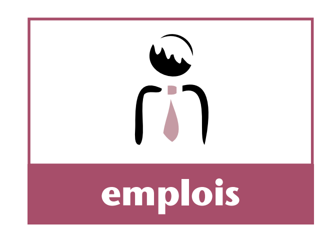
PROPOS RECUEILLIS PAR A. D-T.
avec l'aimable collaboration de Kiefer Vudjan
du site www.akfgfragments.com













Vos annonces sur www.zoomjapon.info dès aujourd'hui et dans la version papier du 1er juin.





www.zoomjapon.info

Pour vous abonner, retournez ce bulletin à :
Editions ILYFUNET
12 rue de Nancy 75010 Paris

1 an (10 numéros) 1 exemplaire : **28€ /** 10 exemplaires : **56€**

Zoom Japon ne sort ni le 1er août, ni le 1er janvier.

NOM : ______________ Prénom : ______________
Adresse : ______________
CP : ________ Ville : ______________
E-mail : ______________
Abonnement à partir du numéro : ______________

❑ Je joins mon règlement par chèque à l'ordre des *Editions Ilyfunet*
❑ Je règle par carte bancaire n° :

Expire fin ____ Cryptogramme ___

Recevez chaque mois l'essentiel de l'actualité nippone !

Pour vous abonner au Japon,
veuillez contacter notre bureau à Kyoto :
〒603-8034 京都市北区上賀茂葵之森町7-6-307
さえら株式会社 (Saelat Ltd.)
Tel / Fax: 075-741-7565
E-mail: zoom@saelat.com
(en français ou en japonais)

ZOOM JAPON mensuel gratuit tout en français : actu nippone, culture, cuisine, enseignement, voyage. Contact : info@zoomjapon.info www.zoomjapon.info ZOOM JAPON est une publication des Editions Ilyfunet.

LANGUE Apprendre le japonais avec les manga - 2

Lire des mangas en VO? Rien de plus facile, à condition de prendre le soin de lire entre les cases…

Il y a dans la production de mangas une proportion considérable de publications où le décor occupe une place aussi importante, au moins graphiquement, que celle des personnages. La bande dessinée ne fait pas que raconter, elle montre. De nombreux auteurs de manga recourent à la photographie et il n'est pas rare, surtout dans le cas d'un travail de studio, que le dessin des décors soit à la charge d'assistants. La distinction dans la mise en place des différents éléments de la page pousse parfois certaines équipes à isoler le décor dans des cases sans personnages, telles une transition, une approche, une parenthèse, voire un rappel du lieu de l'action, selon un dessin au réalisme tellement soigné qu'il rend inutile toute autre évocation dans les autres cases où les personnages évoluent alors sur un fond blanc.
Passé maître en la matière depuis quelques décennies déjà, ADACHI Mitsuru (H2, Katsu!) excelle ainsi à faire ressortir tout ce que peut exprimer un personnage : émotions, sentiments, pensées, paroles… Poussé à son paroxysme, ce procédé permet d'isoler certaines répliques dans des cases sans personnages. Et Pipo de continuer ses lectures en VO… Dans une de ces cases, son œil n'a qu'une seule chose à fixer : le texte, qui se détache sur un à-plat, une trame, un bout de ciel ou de tatami. Des mots forcément chargés de sens, se plaît alors à croire Pipo, marquant l'arrêt :

> **どこいっちまったんだろ？あいつ…**
> *Doko icchimattan daro? Aitsu…*
> Où est-ce qu'il est passé, celui-là?…

Du japonais comme on ne l'écrit jamais, sauf dans les mangas. Plus scolairement, on dirait en effet : Aitsu wa doko e itte shimatta no darô? (あいつはどこへ行ってしまったのだろう？) Mais ce ne serait pas aussi naturel. Alors on taille dans le texte : ellipse du sujet (aitsu) qui se fait sortir de la phrase, omission des particules (wa et e), réductions et contractions phonétiques (itte shimatta devient icchimatta, et l'allongement du o de darô disparaît).

> **住んでる場所が遠すぎて、毎日会うことはできない。**
> *Sunderu basho ga tôsugite, mainichi au koto wa dekinai.*
> On habite trop loin (l'un de l'autre) pour pouvoir se voir tous les jours.

Deux propositions, deux verbes, mais aucun sujet. Cache-cache avec les mots, cache-cache avec les décors… Dans les mangas de ADACHI Mitsuru, le lecteur passe son temps à chercher les personnages… et finit toujours par trouver.

> **よくここがわかったな、母さんにも内緒にしてたのに。**
> *Yoku koko ga wakatta na, kâ san ni mo naisho ni shiteta no ni.*
> Comment tu as su que j'étais ici? Ta mère n'est même pas au courant.

PIERRE FERRAGUT

PRATIQUE

LE MOT DU MOIS

見つかる (mitsukaru) : trouver

2時間も探し続けたものが見つかりました。
Ni jikan mo sagashi tsuzuketa mono ga mitsukarimashita.
J'ai trouvé ce que je cherchais depuis 2 heures.

PIPO AU JAPON



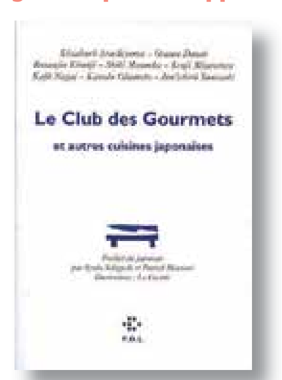






Oh, la gourmande !

Talentueuse écrivaine, Sekiguchi Ryôko est aussi une femme qui apprécie la cuisine et aime partager son amour pour la bonne chère. En résidence d'écrivain en 2011-2012, elle avait organisé des rencontres autour de la littérature et la cuisine dont on sait qu'elles font bon ménage. Lors de chacun de ses rendez-vous, elle distribuait de petits fascicules contenant des traductions de textes écrits par les plus grandes plumes nippones. Imprimés en quantité limitée, seuls quelques chanceux avaient pu savourer les écrits de Dazai Osamu sur le saké ou d'Okamoto Kanoko sur les sushis. L'éditeur P.O.L a eu la riche idée d'éditer en un seul volume ces textes, en y ajoutant même une œuvre de Tanizaki Jun'ichirô qui a donné le titre à l'ensemble : *Le Club des gourmets*. En dévorant toutes ces pages, on saisit mieux l'importance de la cuisine dans la littérature japonaise. *"Les scènes de table sont pour ainsi dire la marque de fabrique de la création japonaise"*, affirme Sekiguchi Ryôko. On ne peut que se féliciter et la remercier de partager avec nous ces instants littéraires et gastronomiques. On en redemande.



Le Club des gourmets et autres cuisines japonaises de Sekiguchi Ryôko, trad. par Sekiguchi Ryôko et Patrick Honnoré, P.O.L, 13 € - www.pol-editeur.com

RESTAURANT **Koyuki, simple comme chez vous**

Derrière sa façade on ne peut plus parisienne, cet établissement du 15ème arrondissement offre une belle cuisine.

Ishii Yasutomo appartient à cette génération de chefs japonais arrivés à Paris au début des années 1980 pour exercer son métier à une époque où les Français découvraient la gastronomie nippone, mais surtout où les touristes venus de l'archipel se rendaient massivement dans la capitale française et souhaitaient pouvoir manger des spécialités japonaises loin de chez eux. Sur les recommandations de sa belle-sœur qui tenait un bar à Ôsaka, Ishii Yasutomo a débarqué en France en 1981. Il avait 27 ans. Sous la direction du chef Nakazawa, il a travaillé chez Isse qui était alors situé rue Sainte-Anne, en plein cœur du quartier nippon. Il y a travaillé trois années avant de retourner au Japon. Ce retour au pays lui a permis de comprendre qu'il voulait vivre en France, pays dans lequel il a particulièrement apprécié la simplicité des rapports humains. Même s'il n'a pas appris la langue de Molière au cours de son premier séjour dans l'Hexagone, il est tombé amoureux de son mode de vie et a décidé de s'y installer durablement. Il a épousé une peintre japonaise et a ouvert son restaurant Koyuki (Flocons de neige) dans le 15ème arrondissement, dans une rue tranquille, avec pour objectif de se fondre dans le paysage. Opération réussie puisque l'établissement est devenu la cantine des gens du quartier qui se sont habitués à sa présence depuis une quinzaine d'années. La clientèle française apprécie la simplicité et l'authenticité de la cuisine servie par le chef Ishii. Ce dernier ne cherche pas à surprendre en se lançant dans une cuisine sophistiquée. Son ambition est de proposer des plats du quotidien réalisés avec des produits frais. Le midi, son menu à 16,70 € avec poisson grillé (saumon ou maquereau) ou poulet grillé est plébiscité tout comme son menu sushi à 18,30 € et son délicieux *tonkatsu* (porc pané) au même prix. Le soir, il faut compter de 21 € à 33 €. Son *miso-katsu* servi avec des croquettes ou des raviolis (28,40 €) vaut le déplacement. Il sait qu'en continuant à miser sur la qualité et la simplicité, il sera en mesure de faire face à une concurrence de plus en plus grande composée en grande partie de pseudo restaurants japonais aux noms loufoques (Fujiyama, kimono et autres...). Comme un certain Yuki qui tente de lui ressembler, ne serait-ce qu'au niveau du nom, mais le chef Ishii sait qu'il possède un savoir-faire et une expérience qui lui permettent de voir l'avenir sereinement. Si vous passez dans le quartier, pensez à y faire un saut, vous ne le regretterez pas. Vous aurez l'impression d'être un peu comme chez vous.



Ozawa Kimie

Ozawa Kimie

PRATIQUE

S'Y RENDRE **20 rue Gramme 75015 Paris. Tél. 01 45 32 67 56 - 12h-14h30 et 18h-22h30. Fermé dimanche et lundi.**

LA RECETTE DE YASUTOMO, chef de Koyuki

Kinpiragobô

(Sauté de salsifis et de carottes au sésame)

Dans la cuisine japonaise, les plats présentés aux convives sont toujours prédécoupés pour pouvoir être facilement saisis avec des baguettes. Il existe de nombreuses manières de découpes et chacune d'entre elles porte un nom particulier :

Hyôshigi-giri
Couper en bâtonnets (1cm de large)
Ichô-giri
Couper en quarts de lune
Koguchi-giri
Couper en rondelles (concombre, poireaux)
Mijin-giri
Hacher
Naname-giri
Couper en oblique
Ran-giri
Découper en formes irrégulières
Sasagaki
Couper comme pour tailler un crayon
Sainome-giri
Couper en petits dés
Sen-giri
Couper finement comme des allumettes
Shikishi-giri
Couper en carrés
Tanzaku-giri
Couper en rectangles

Avec un tel vocabulaire consacré à la découpe, on comprend pourquoi les Japonais attachent aussi beaucoup d'importance aux couteaux eux-mêmes et pourquoi ils se sont bâtis une solide réputation dans la fabrication de ces ustensiles. Aujourd'hui ce sont sans doute les meilleurs fabricants de couteaux au monde.

INGRÉDIENTS (pour 2 personnes)



Un salsifis
1/3 de carotte
Une cuillère à soupe d'huile de sésame
2 cuillères à café de sake
Une cuillère à soupe de sucre
Une cuillère à soupe de sauce de soja
Graines de sésame
Un piment rouge ou poudre de *shichimi-tôgarashi*

PRÉPARATION

1 - Laver le salsifis avec une brosse et le tailler comme un crayon de 3 à 4 cm de longueur et les tremper dans l'eau pendant 10 à 15 minutes. **2** - Eplucher la carotte et la couper comme le salsifis. **3** - Enlever les graines du piment rouge et le couper en rondelles fine. **4** - Chauffer la poêle sur un grand feu avec de l'huile de sésame et faire sauter le salsifis bien essoré. Quand le salsifis est devenu souple, ajouter la carotte, le sucre et faire sauter encore une fois en mélangeant bien avec les baguettes. **5** - Ajouter les condiments dans l'ordre en commençant par le sel, le sake puis la sauce de soja. Cuire jusqu'à la disparition du jus. **6** - Ajouter le sésame et saupoudrer de *shichimi-tôgarashi* s'il n'y avait pas de piment rouge.

A l'entrée du port de Miyaura, à Naoshima, une citrouille géante imaginée par KUSAMA Yayoi accueille les visiteurs.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

DÉCOUVERTE La Mer intérieure côté art

La deuxième édition de la Setouchi Triennale a lieu cette année. Douze îles et deux ports sont concernés.

Observer un paysage japonais, c'est souvent penser à l'art. Aussi lorsque je regarde la Mer intérieure, je ne peux m'empêcher de penser au jardin de pierre du temple Ryôan-ji à Kyôto - un rectangle de sable blanc sur lequel apparaissent plusieurs gros rochers - ce qui en dit long sur ce que représente ce paysage étonnant". Donald Richie (voir p. 19), qui nous a quittés, il y a quelques semaines, a trouvé les mots justes pour décrire cette partie du Japon dans son livre *The Inland Sea* [La Mer intérieure, éd. Stone Bridge Press] paru en 1971. Si à ses yeux, ce paysage paisible et la multitude de petites îles qui le composent étaient de nature à évoquer l'art, il semble avoir été entendu puisque certains de ces endroits se sont aujourd'hui littéralement transformés en œuvres d'art. Le plus célèbre est l'île de Naoshima. D'une superficie de 8 km², elle est sortie de l'anonymat lorsque le groupe Benesse, spécialisé dans l'éducation, a décidé de lui redonner vie en y implantant un musée. Depuis 1989, Naoshima est devenue une île concept où l'on trouve le Musée Lee Ufan, le Musée Chichû dessiné par ANDÔ Tadao ou encore Benesse House, un musée-hôtel, lui aussi créé par ANDÔ dans lequel on trouve des œuvres de grands artistes contemporains. Mais Naoshima ne se résume pas à quelques musées même si leur concentration sur une petite superficie est déjà incroyable en soi. On y trouve bien d'autres curiosités comme ces maisons qui accueillent des installations permanentes d'artistes ou le sanctuaire shinoïste revisité par SUGIMOTO Hiroshi. On peut visiter tous ces endroits à pied à partir du terminal du ferry de Miyaura dont l'architecture a été confiée au cabinet d'architectes SANAA, louer une bicyclette

ou bien emprunter la navette qui fait le tour de l'île. Dès son arrivée au port de Miyaura, le visiteur est accueilli par une citrouille géante rouge dont les points noirs caractéristiques rappellent qu'elle a été signée par KUSAMA Yayoi. L'artiste en a "posé" une autre à proximité de la Benesse House à l'extrémité d'un ponton, incitant ainsi le visiteur à prolonger son regard vers le large. Ce qui est particulièrement notable sur Naoshima, c'est la volonté d'inscrire les œuvres, mais aussi les bâtiments dans le paysage, de façon à ne faire plus qu'un. Le musée Chichû conçu par ANDÔ Tadao en est une belle illustration. Ce "musée au cœur de la terre" est une belle trouvaille où les œuvres exposées bénéficient d'une mise en valeur extraordinaire. Toutes ces réalisations distinguent Naoshima des autres îles et lui permettent de concentrer l'attention des touristes. Mais il ne faudrait pas pour autant oublier les autres îles qui ne manquent pas non plus d'intérêt artistique. C'est d'autant plus vrai que 2013 marque l'organisation de la seconde Setouchi Triennale ou Festival international d'art de la Mer intérieure. Le succès phénoménal de la première édition au cours de laquelle plus de 940 000 personnes avaient participé a donc incité les organisateurs à renouveler l'expérience. Douze îles (sur les 727 que compte la Mer intérieure) et deux ports (Uno et Takamatsu) sont concernés. Evidemment Naoshima est au cœur de l'événement, mais il y a aussi Inujima, Teshima, Megijima, Ogijima, Shôdoshima, Ôshima, Shamijima, Ibukijima, Honjima, Takamijima et Awashima. Chacune d'entre elles propose des animations, des expositions permanentes ou temporaires pendant la durée de la Triennale qui s'achèvera le 4 novembre prochain. Les organisateurs ont d'ailleurs décidé de la diviser en trois saisons

au cours desquelles des événements spécifiques seront organisés. La première s'est achevée le 21 avril, la deuxième aura lieu du 20 juillet au 1er septembre et la dernière du 5 octobre au 4 novembre. L'idée ne consiste pas seulement à utiliser ces îles comme de simples espaces d'exposition, mais aussi de les mettre en valeur selon leur histoire. C'est bien là une des richesses de cette ambitieuse démarche. A Shôdoshima, par exemple, ce sont les fêtes traditionnelles qui servent de fil rouge et la plupart des projets se déroulent au sein des communautés rurales. Ôshima s'intéresse à l'avenir tandis que Inujima, ancien centre de production de cuivre, entend mettre l'accent sur le développement durable au travers des œuvres montrées pendant la durée de la Triennale. A l'exception de Shamijima qui est reliée à l'île de Shikoku par un pont, toutes les autres îles participant au Festival 2013 ne sont accessibles que par bateau, soit au départ de l'île de Honshû, soit de Shikoku. En d'autres termes, il faut s'organiser pour ne pas se retrouver en difficultés. Il n'est pas compliqué de se rendre à Naoshima puisqu'il n'y a pas moins de 15 services de ferry entre l'île et le port d'Uno et 5 traversées au départ de Takamatsu. En revanche, on n'en compte que trois entre Ôshima et Takamatsu. Côté hébergement, Naoshima est aussi bien lotie. On y trouve toutes sortes de solutions, la plus onéreuse, mais aussi la plus originale est la Benesse House. A partir de 35 000 yens la chambre, vous logez dans une aile du musée, lequel est accessible le soir aux hôtes. Bénéficiant pour nombre d'entre elles d'une vue sur la mer, les chambres sont très confortables. Elles permettent de se reposer dans un cadre unique et préparer la suite des visites sur l'île. Compte tenu du prix élevé de ses prestations, la Benesse House reste pour beaucoup un rêve inaccessible. On trouve néanmoins sur Naoshima et la plupart des autres îles des chambres d'hôtes (minshuku) très abordables qui ont aussi l'avantage de mettre le visiteur dans l'ambiance du lieu. Mais le plus raisonnable et le plus pratique est de s'installer à Takamatsu ou Uno, les deux ports inclus dans le Festival 2013, et d'organiser son séjour à partir de là. Sachant que l'on peut visiter deux îles par jour, sauf Naoshima et Shôdoshima qui méritent chacune de prendre au moins une journée pour les parcourir, on peut imaginer de passer une petite semaine dans cette partie du Japon avant de poursuivre son exploration de l'archipel. Takamatsu sur l'île de Shikoku vaut, en dehors de la Setouchi Triennale 2013, qu'on y passe un peu de temps. Son parc Ritsurin, créé en 1625 par le seigneur IKOMA Takatoshi, est magnifique. On y trouve notamment le Kikugetsu-tei (Pavillon de la lune) construit en 1640. Durant le Festival 2013, le port accueille de très nombreux projets autour d'artistes comme le photographe ARAKI Nobuyoshi. Un hommage à l'architecte TANGE Kenzô est aussi organisé, rappelant ainsi que l'une des caractéristiques de la région est de mêler art et architecture. Le port d'Uno, situé sur Honshû et terminus de la ligne de train qui le relie à Okayama, n'est pas en reste. Outre un train décoré par ARAKI Nobuyoshi qui circule plusieurs fois par jour sur la ligne, la cité portuaire accueille aussi le travail du génial David Sylvian. Le musicien britannique, qui s'avère également un excellent photographe, propose une exposition intitulée *Abandon/Hope* dont l'idée est de mettre en avant l'importance de l'espoir dans nos existences. *"Vivre sans espoir, c'est vivre dans le présent"*, explique-t-il. A Uno, on trouve également *Chinu*, une monumentale sculpture d'un brème de mer réalisée par Yodogawa - Technique, un duo d'artistes japonais, qui s'est spécialisé dans le recyclage artistique de déchets. En installant leur réalisation avec la Mer intérieure en toile de fond, les promoteurs ont repris à leur compte les paroles de Donald Richie qui voyait dans la Mer intérieure une immense œuvre d'art. Un spectacle à ne pas manquer.

ODAIRA NAMIHEI



Port d'Uno, la sculpture Chinu domine la mer.



Setouchi Triennale 2013

Ce dôme en bambou est la fierté de Shôdoshima.



Nakamura Osamu

Sur Teshima, MORI Mariko a implanté Tom Na H-iu, un symbole de vie et de mort.

Setouchi Triennale 2013

INFOS PRATIQUES

TAKAMATSU Au départ de Tôkyô, le plus simple est de prendre l'avion. Douze vols par jour (1h20) depuis l'aéroport de Haneda. En train, il faut emprunter le shinkansen (3h40 au départ de Tôkyô, 1h50 au départ de Nagoya, 1h au départ de Shin Ôsaka) jusqu'à Okayama, puis emprunter le Kaisoku Marine Liner (un train toutes les 30 mn) jusqu'à Takamatsu (1h).
Takamatsu dessert la plupart des îles participant à la Setouchi Triennale 2013.
UNO Le train est la meilleure option. Il faut aussi changer à Okayama et emprunter la ligne Uno (30 mn) jusqu'à son terminus.
Pour en savoir plus : http://setouchi-artfest.jp/en

EXPOSITION Ce que cache la beauté japonaise

Pour découvrir le secrets de l'âme artistique nippone, rendez-vous à Roppongi.



DR

Sous le titre de *Mono no aware to Nihon no bi* [Mono no aware et la beauté japonaise], le Musée des arts Suntory propose une belle exposition grâce à laquelle le visiteur pourra mieux saisir cette notion de *Mono no aware* si caractéristique au Japon. Concept tout à la fois spirituel et esthétique que l'on traduit parfois par "empathie envers les choses", *Mono no aware* s'inscrit dans cette vision de l'éphémère qu'ont les Japonais vis-à-vis de la nature. Au travers des œuvres présentées, on distinguera deux thèmes importants : *kachô fûgetsu* (fleurs, oiseaux, vent et pluie) et *setsugekka* (neige, lune et fleurs) qui ont influencé de très nombreux artistes sensibles qui souhaitaient exprimer ce sentiment induit par l'instant qui passe et face auquel l'homme est bien peu de choses. C'est ce que l'on peut ressentir devant toutes les réalisations réunies par les responsables de cette belle exposition. En même temps, il s'en dégage une beauté sereine que les artistes comme KANÔ Einô ont su rendre de façon extraordinaire. On comprend dès lors pourquoi cette approche esthétique continue d'influencer le conportement des Japonais dans leur soucis de capter l'instant dont on sait qu'il ne reviendra pas. Jusqu'au 16 juin.

O. N.



PRATIQUE

SUNTORY MUSEUM OF ART **9-7-4 Akasaka, Minato-ku, Tôkyô.**
Tél. 03-3479-8600
De 10 h à 18 h (20 h vendredi et samedi).
1300 yens.
Ligne Ôedo, arrêt Roppongi.

TOUR Avec les yamabushi de Yamagata (suite)

Après la publication dans notre précédent numéro du récit consacré aux yamabushi, ces ascètes qui honorent les dieux dans les trois montagnes sacrées de la préfecture de Yamagata, nous avons reçu plusieurs demandes d'information sur les possibilités de séjours parmi les yamabushi. L'agence Cradle en propose à partir de 32 000 yens.

www.cradle-ds.jp/ryoko/

A VOIR Pleins feux sur Matsushima

Considéré comme l'un des plus beaux sites du Japon, Matsushima a été heureusement peu touché par le tsunami du 11 mars 2011. Sa fameuse baie avec ses centaines d'îlots recouverts de pins qui ont enthousiasmé le poète Bashô sera la cadre tous les samedis du mois de mai d'un spectacle pyrotechnique. Il s'agit pour la municipalité de remercier les touristes qui continuent à visiter la ville.

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Keiichi Kondo, Pierre Ferragut, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Alissa Descotes-Toyosaki, Aurélie Boissière, Gianni Simone, Max Tessier, Ritsuko Koga, Elodie Brisson , Yoshié Takano, Rié Tanaka, Takako Taniguchi, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Marie Varéon (maquette). **Publicité :** Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi. **Responsable de la publication :** Dan Béraud
ZOOM JAPON

NHK WORLD TV sélection mai 2013

NHK World TV:
Le Japon comme si vous y étiez !

NHK WORLD

www.nhk.or.jp/nhkworld/

JAPON

Core Kyoto
Hanami: le temps des cerisiers
jeudi 16 mai à 20h30

Seasoning the Seasons
Le festival Sanja Matsuri à Asakusa
mercredi 1er mai à 19h30

Go, Kitchen, Go!
Ingrédients traditionnels de Tokyo
samedi 4 mai à 21h10

Journeys in Japan
Okinawa et Amami Oshima (série en trois parties)
les mercredis 7, 14 et 21 mai à 22h30

Seasoning the Seasons
Le sanctuaire shinto de Konpira-san
mercredi 15 mai à 19h30

NHK WORLD TV est une chaîne en anglais, disponible en France à travers les fournisseurs suivants:



canal 473



canal 182



canal 680



canal 270



canal 731
732



canal 222